

Jean Guéhenno dans la gauche intellectuelle de l'entre-deux-guerres

par Nicole Racine*

Extrait

Les 14 et 15 mars 2008 s'est tenu à Paris, le colloque « Jean Guéhenno. Guerres et paix ». Il réunissait de nombreux historiens dont Nicole Racine. Son intervention : Jean Guéhenno dans la gauche intellectuelle de l'entre-deux-guerres mettait en regard, notamment, les relations Guéhenno-Rolland au travers du pacifisme exprimé dans la revue Europe. C'est la seconde partie de cette intervention que nous reproduisons ci-après et nous remercions Nicole Racine de son autorisation.

Les Actes de ce colloque sont parus aux Presses Universitaires du Septentrion. Sous la direction de Jeanyves Guérin, Jean-Kely Paulhan et Jean-Pierre Rioux.

Collection Histoire et civilisations. (amis-de-guehenno.over-blog.com)

Guéhenno, Europe et le pacifisme dans les années trente

Au début des années trente, après le résultat des élections allemandes de septembre 1930 et la montée du nationalisme en Allemagne, des intellectuels se réclamant d'un pacifisme socialiste ou socialisant, se demandent si on n'assiste pas à l'avènement d'une nouvelle période ; en témoignent les essais de Benjamin Crémieux en 1931, « Inquiétude et reconstruction » ou *Incertitudes allemandes* de Pierre Viénot. Guéhenno, après le numéro spécial d'*Europe*, « Guerre et paix » de décembre 1930, préparé dans l'esprit du Locarno intellectuel, veut encore croire à l'entente franco-allemande ; mais le numéro spécial pour le centenaire de la mort de Goethe (15 avril 1932), dans le contexte de la montée du nationalisme en Allemagne prend le sens d'un hommage aux valeurs humanistes de la culture allemande¹.

Demeuré fidèle aux conceptions de la gauche socialiste en matière de révision des traités et de désarmement progressif et contrôlé,

Guéhenno tente de lancer en 1932, une discussion sur le rôle des intellectuels, à l'occasion de la conférence du désarmement qui a débuté à Genève au début 1932². Il publie le 15 mars 1932, « Les intellectuels et le désarmement. Lettre à Messieurs les membres du comité permanent des lettres et des arts de la Société des nations », qui dénonce l'inefficacité de la politique culturelle menée sous l'égide de la SDN et s'adresse particulièrement à Paul Valéry et Henri Focillon, membres éminents de la commission. « Il faut courir au plus pressé » écrit Guéhenno, et le plus pressé, à ses yeux, c'est la guerre, non la constitution d'une « société des esprits ». En conclusion, il pose aux membres du Comité la question de savoir ce qu'ils feraient individuellement si la guerre éclatait : silence, refus de la violence ? Dans la polémique qui s'ensuit avec Jean Paulhan dans *La NRF* d'avril 1932, celui-ci relève bien la contradiction entre la foi révolutionnaire de Guéhenno (condamnait-il aussi la violence dans les révolutions ?) et son pacifisme, l'interrogeant sur la difficulté de distinguer une guerre nationale

d'une guerre civile³. L'initiative de Guéhenno semble avoir eu peu de suite, à l'exception de cette polémique, au cours de laquelle Paulhan manifeste une vue plus réaliste de la situation internationale ; il parle de l'éventualité d'une guerre civile internationale et se demande si le pacifiste Guéhenno, au cas où les troupes hitlériennes envahiraient Paris, ne serait pas le premier à appeler aux armes. Ce dernier s'entend à une position plus morale que politique, passant sous silence les enjeux de cette conférence (la revendication par l'Allemagne de l'égalité des droits en matière d'armements alors qu'elle a déjà commencé à tourner les clauses du traité de Versailles).

Le pacifisme d'*Europe* est dénoncé avec constance par un des auteurs de *La NRF*, Julien Benda, qui a traité en avril 1930 les rédacteurs de la revue de « moutons de Romain Rolland ». Certes Guéhenno est désireux d'éviter la guerre avec l'Allemagne, partisan d'une révision des traités, mais comme j'ai tenté de le montrer dans l'ouvrage « Entre Locarno et Vichy », Guéhenno ne ferme pas les yeux

1. Je renvoie à mon article « La revue *Europe* (1923 -1939). Du pacifisme rollandien à l'antifascisme compagnon de route », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°30, janvier-mars 1993, p. 21-26, ainsi qu'à « Commémorations d'écrivains », in *Europe, Une revue de culture internationale, 1923-1998*, *Europe*, 1998, p. 39-58.

2. Sur le contexte intellectuel de ce débat et les positions de Paul Valéry, voir Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008, p. 822-824.

3. « Les intellectuels et le désarmement. Lettre à Messieurs les membres du Comité permanent des Lettres et Arts de la SDN », *Europe*, 15 mars 1932. Voir l'échange de lettres à cette date entre Guéhenno et Paulhan : Jean Guéhenno, Jean Paulhan, *Correspondance 1926-1968*. Edition établie, annotée et présentée par Jean-Kely Paulhan, Paris, Gallimard, 2002 (Cahiers Jean Paulhan. 11).

4. « La revue *Europe* et l'Allemagne, 1929-1936 », in *Entre Locarno et Vichy. Les relations franco-allemandes dans les années 1930*, dirigé par Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch, vol. II, Paris, CNRS Editions, 1993, p. 631-658 .

devant la montée du nationalisme en Allemagne⁴. Au lendemain de l'avènement de Hitler, il publie dans *Europe* la protestation de Romain Rolland, première protestation publique d'un intellectuel français contre le régime. Romain Rolland l'alerte sans cesse sur les thèses hitlériennes, l'enjoint à lire *Mein Kampf*. Pendant l'année 1933, Guéhenno publie cinq articles de fond sur l'Allemagne dont le grand article de Raymond Aron, « La révolution nationale », en septembre 1933, qui vaudra l'interdiction de la revue en Allemagne. Il est vrai que Raymond Aron rompra avec *Europe* qu'il trouvait trop pacifiste. En août 1934, Guéhenno publie le reportage de Stefan Priacel sur sa visite avec Charles Vildrac du camp de concentration d'Oranienburg. C'est sans illusions qu'il prépare le numéro spécial « 1914-1934 » pour le 20^e anniversaire de la déclaration de guerre, numéro qu'il ouvre par le fameux texte de Giono « Je ne veux pas oublier » et où il publie sa « Méditation sur la mort inutile », avec le sentiment qu'une guerre est de nouveau possible. Pourtant Guéhenno partage avec les pacifistes l'idée que la guerre n'est pas fatale (c'est d'ailleurs un des slogans qui fait l'unanimité au CVIA en 1934-35).

Au lendemain du 6 février 1934, Guéhenno a activement participé comme directeur d'*Europe* à la création en mars 1934 du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, le CVIA, qui se veut un front populaire avant la lettre, comme le symbolise la triple présidence d'Alain, Rivet et Langevin. Membre de ses premiers organismes dirigeants, il partage le consensus qui est à la base du rassemblement pour lequel il n'y a pas d'antinomie entre lutte contre le fascisme intérieur et lutte contre les fascismes extérieurs. Ainsi Guéhenno dans un article d'*Europe* en avril 1935 (« Vouloir la paix ») refuse de choisir entre pacifisme et antifascisme : « Entre la paix et l'Hitlérisme, je choisis la paix ».

La nouvelle donne internationale due aux provocations hitlériennes, le tournant de la diplomatie soviétique avec la conclusion du pacte franco-soviétique en mai 1935, l'occupation de la Rhénanie en mars 1936, rompent le consensus qui règne au CVIA. Lorsque l'unité éclate en juin 1936 avec le départ du Bureau de la minorité communiste et communiste autour de Langevin (notamment

André Wurmser, Jean Baby, René Maublanc, Marcel Prenant, Henri Wallon, Jean-Richard Bloch) qui prône la fermeté face aux revendications hitlériennes, Guéhenno reste avec la majorité toujours fidèle à une politique de révision des traités et de négociation. S'il ne partage pas les thèses de ceux qu'on peut appeler les pacifistes extrêmes, proches d'Alain comme Michel Alexandre qui refusent toute guerre ou celles des pacifistes radicaux des minorités socialistes et syndicalistes qui défendent un pacifisme d'essence évolutionnaire (les Modiano), il est proche de son président, le socialiste Paul Rivet, animé par le souci de préserver l'esprit d'unité et la dimension à la fois pacifiste et antifasciste des origines.

Rupture sur le pacifisme avec les communistes et les compagnons de route

Les divergences de Guéhenno avec Romain Rolland, devenu compagnon de route de l'URSS et du communisme, ne sont pas sans rapport avec sa mise à l'écart d'*Europe* au début 1936, comme l'a bien montré Bernard Duchatelet à la fin de son étude sur les rapports entre Romain Rolland, Guéhenno et *Europe*⁵. Après l'éclatante rupture de Romain Rolland avec le mouvement pacifiste institutionnalisé dans deux articles de *Vendredi* (« Pour l'indivisible paix », 24 janvier et « Pour la défense de la paix », 26 février 1936), Guéhenno n'est plus en phase avec les intellectuels antifascistes qui, devant le danger hitlérien, se sont ralliés à une stratégie internationale de défense contre le fascisme, fondée sur l'union des démocraties occidentales et de l'URSS et impliquant pactes et alliances militaires. L'abandon par Romain Rolland des thèses pacifistes traditionnelles consterne Guéhenno et ceux qui, se prévalant de l'exemple de 1914, récusent pactes militaires et alliances.

Rolland envoie son premier article de *Vendredi* à Guéhenno avant publication, suggérant de le sous-titrer « Lettre ouverte à nos amis les « pacifistes intégraux ». Il y prend essentiellement position contre les thèses défendues par les pacifistes comme Félicien Challaye, le président d'honneur de la Ligue Internationale des combattants, la LICP, qui a réclamé en 1934 « une paix désarmée même en face de

Hitler » ou Georges Michon. Bien que Guéhenno ne milite pas dans le mouvement pacifiste organisé et qu'il ne partage pas les thèses d'un Challaye, il ne peut cacher son émotion après avoir lu « Pour l'indivisible paix » : « (...) sommes-nous si près de la guerre, de nouveau ? Je ne me sens d'accord ni avec Michon, ni avec Challaye, mais je ne puis accepter non plus l'idée d'une guerre fatale. Et je n'accepterai pas la guerre sous prétexte que je veux la révolution. A tort ou à raison, je pense que les hommes de mon âge n'ont qu'un devoir, celui de mettre en œuvre leur raison de dire que ce fut leur expérience et de condamner la violence et la guerre (...) Je suis d'une grande tristesse, parce que votre article, le premier, m'a contraint à sentir que mes dernières espérances peut-être étaient vaines, et que la guerre est déjà là »⁶.

Le désaccord de Guéhenno avec Romain Rolland et les compagnons de route sur la conception de la lutte pour la paix a joué un rôle certain dans son éviction d'*Europe* et sa prise en mains par ceux qui, comme Romain Rolland, Jean-Richard Bloch, Aragon, Jean Cassou, choisi pour remplacer Guéhenno, défendent une conception de l'antifascisme préconisant l'alliance des démocraties occidentales avec l'URSS, considérée à la fois comme champion de la lutte antifasciste internationale et modèle social.

Guéhenno ne met pas longtemps à comprendre les raisons de son éviction d'*Europe* ; malgré les offres de Jean-Richard Bloch et de Jean Cassou, il refuse d'appartenir au nouveau comité de rédaction et met fin à sa collaboration à la revue. Après la parution dans *Europe* d'une note sèche d'éditeur annonçant le départ de Guéhenno et le remerciant pour la collaboration qu'il lui a apportée, Jean Paulhan, le directeur de la grande rivale, *La NRF*, lui rendit un bel hommage « Jean Guéhenno a fait bien plus qu'apporter sa collaboration à *Europe* » : il lui a donné une âme, un sens et une raison d'être ; et son départ, qui nous laisse de grands et vifs regrets, ne nous laisse pas sans inquiétudes »⁷.

Avant même la prise de contrôle d'*Europe* par Aragon au début 1936, Guéhenno a conscience d'être évincé d'un certain nombre d'activités lancées par des communistes et sympathisants, ce qui est pour lui cause de souffrance. On

5. « Romain Rolland-Jean Guéhenno et la revue *Europe* » in *Romain Rolland. La Pensée et l'Action. Mélanges offerts à M. le Professeur Bernard Duchatelet*, Université de Bretagne occidentale et CNRS, 1997, p. 209-223.

6. Lettre de Jean Guéhenno à Romain Rolland, 21 janvier 1936, in *L'Indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland 1919-1944*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 369. Cahiers Romain Rolland, 23.

7. Lettre de Jean Paulhan à Jean Guéhenno, 21 février 1936 et texte de la note parue dans *La NRF* du 1^{er} mars 1936 in *Jean Guéhenno-Jean Paulhan. Correspondance 1926-1968, op.cit.*, p. 122.

peut le déceler lors de la préparation de la célébration du 70e anniversaire de Romain Rolland, prévue pour janvier 1936, orchestrée par le PCF, notamment par Aragon accompagné de Jean-Richard Bloch⁸. Dans une lettre à Jean-Richard Bloch, le 30 décembre 1935, il lui écrit qu'il est « de tout cœur dans tout ce que vous entreprendrez » et avoue qu'à *Europe*, il ne sait pas comment s'y associer (il rappelle le numéro spécial pour le 60e anniversaire en 1926). « Je ne me sentais pas très encouragé (...) J'ajoute que j'ai l'impression qu'*Europe* était dans la circonstance, tenu un peu à l'écart par les camarades de l'AEAR et de *Commune*. Je n'en étais pas trop surpris. Mais j'ai compris que nous ne devons compter que sur nous-mêmes »⁹.

Pris par l'aventure de *Vendredi*, c'est à *Vendredi* qu'il réserve ses commentaires sur les problèmes internationaux. La non-intervention dans la guerre en Espagne divise la direction, seule Andrée Viollis, proche du parti communiste, se prononce clairement en faveur de l'aide internationale à l'Espagne républicaine. Comme le remarque Bernard Laguerre dans son étude sur *Vendredi*, ainsi que Cécile Duret dans son étude sur André Chamson, les positions de ces derniers restent ambiguës quant aux solutions précises à adopter de façon à concilier antifascisme et défense de la paix, paix et révolution¹⁰. L'examen de conscience que Guéhenno publie le 7 juillet 1937 dans *Vendredi* (« L'Espagne et l'Europe ») est confus : s'il reconnaît que la paix comporte des risques, ce qui est une sorte de désaveu de ses positions précédentes, il ne préconise aucune solution concrète et ne se rallie pas à l'intervention. Il faudra attendre la désagrégation du Front populaire au moment de l'annexion de l'Autriche par Hitler pour que Guéhenno accepte avec Chamson de faire partie des treize écrivains qui, à l'instigation d'Aragon, signent un Appel à l'union nationale (20 mars 1938), se séparant radicalement du courant pacifiste de Giono, Alain, Breton, signataires d'un contre-appel « Refus de penser en chœur ». Si Guéhenno ne rejoint

pas alors le camp des compagnons de route, s'il ne se prononce pas contre les accords de Munich, du moins reconnaît-il qu'on ne peut indéfiniment céder aux exigences hitlériennes pour sauvegarder la paix.

Un socialiste humaniste ?

En dépit de la séduction éphémère que la révolution russe et le communisme ont exercée sur lui, Guéhenno est resté proche de « la vieille maison » socialiste. Son socialisme, marqué par le pacifisme et le rêve de l'unité ouvrière, prend sa source dans l'héritage jaurésien. Le grand moment de son engagement est la période du Front populaire, pendant laquelle à travers *Vendredi*, il représente la sensibilité socialiste. Après l'échec du Front populaire et la mort de *Vendredi*, n'est-il pas symbolique qu'il ait pensé à revenir à Jaurès en s'adressant d'abord à Léon Blum, en quelque sorte son héritier ? « J'ai perdu quelques illusions – lui écrit-il le 16 février 1939. Je suis comme en chômage. J'ai hâte de sortir de cette confusion. Je voudrais retrouver la voie, et pour cela songe à écrire un petit essai sur Jaurès ». Pour ce faire, Guéhenno qui, à son habitude, a entrepris de nombreuses lectures, écrit à Léon Blum pour lui demander le texte d'un discours par lui prononcé aux « Ambassadeurs »¹¹. Les circonstances empêchèrent ce projet de voir le jour.

La conception de l'engagement que Guéhenno incarne, fait de fidélité à ses origines populaires, nourri des valeurs d'un humanisme individuel et du refus d'une orthodoxie de parti, le rapproche d'un Louis Guilloux ou d'un André Chamson. Dans son premier essai consacré à Michelet, en 1927, *L'Évangile éternel*, il pose justement la question de savoir si c'est « réunir les contradictions que de parler d'un humanisme plébéien »¹². Humanisme dont le référent n'est pas la classe au sens marxiste du terme, mais le peuple, avec ses valeurs de fraternité et de solidarité. Evoquant les auteurs qu'il a publiés dans la revue *Europe*, il en relève significativement l'inspi-

ration humaniste, la foi en l'homme. Il cite : Giono, Jean Prévost, Victor Serge, Boris Pilniak, Ignazio Silone, Panaït Istrati ... et Trotsky¹³. On y ajoutera celui de Louis Guilloux dont il a publié le roman, *La Maison du peuple*, dans sa collection « Les Ecrits », hommage à ses parents et à leurs camarades socialistes de Saint-Brieuc, ouvrage admiré par Camus qui en préface la réédition¹⁴. Comme Guéhenno, Guilloux exprime fortement le sentiment qu'en s'élevant, en s'appropriant la culture des maîtres, on trahit inévitablement les siens, mais que sans cette appropriation, il n'y a pas de libération possible.

Après la Libération, Jean-Paul Sartre, théorisant le devoir d'engagement, dévalorise, sous l'étiquette d'humanistes, la génération littéraire des années vingt, citant Jean Prévost, Pierre Bost, André Chamson, Claude Aveline, André Beucler et donne d'eux une définition qu'on pourrait appliquer à Guéhenno et Guilloux : « ... sensibles aux injustices sociales, mais trop cartésiens pour croire à la lutte des classes, l'unique affaire était pour eux d'exercer leur métier d'hommes, contre les passions et les erreurs passionnées, contre les mythes, par l'usage sans faiblesse de la volonté et de la raison »¹⁵. Selon Sartre, ces écrivains, par leurs origines sociales, les influences qu'ils ont subies, Durkheim, Alain, incarnent le « radical-socialisme » de la Troisième république et ont manqué du sens du tragique requis par l'époque. On ne peut juger de façon plus erronée les écrivains de cette génération, fortement interpellés par le tragique de leur époque, en particulier face à la montée des fascismes et qui, pendant l'Occupation, comme Anne Simonin l'a montré, ont joué un rôle déterminant dans la fondation de la Résistance littéraire.

* *Nicole Racine est directrice de recherche à la Fondation nationale des Sciences politiques. Spécialiste d'histoire intellectuelle. A travaillé sur Benjamin Crémieux ainsi que sur les décades de Pontigny et de Cerisy.*

8. Voir *Romain Rolland et La NRF. Correspondances...*, Présentation et annotation par Bernard Duchatelet, Paris, Albin Michel, 1999, Cahiers Romain Rolland, 27, p.61-64.

9. Lettre de Jean Guéhenno à Jean-Richard Bloch, 30 décembre 1935. BnF, Mss, fonds Bloch, Mss, Corr., t. XXII.

10. Bernard Laguerre, « Jean Guéhenno et *Vendredi* », in *Hommage à Jean Guéhenno pour le centenaire de sa naissance, op.cit.*, p. 120-126 ainsi que *Vendredi. 1935-1938*, Mém. DEA, Paris, IEP, 1985.

Cécile Duret, *André Chamson, un intellectuel dans la cité : 1919-1939*, Mém. DEA : Hist. Du 20e siècle, Paris, IEP, 1995.

11. Lettre de Jean Guéhenno à Léon Blum, 16 février 1939. Archives du XXe siècle, Fondation nationale des sciences politiques. Archives Blum de Moscou, inv. 1, dr 285.

12. Jean Guéhenno, *L'Évangile éternel (Etude sur Michelet)*, Paris, Grasset, 1927, p. 220.

13. Id., *La Foi difficile*, p. 156-157.

14. Avant-propos d'Albert Camus à Louis Guilloux, *La Maison du peuple* suivi de *Compagnons*, Paris, Grasset, 1953.

15. Jean-Paul Sartre, « Situation de l'écrivain en 1947 » in *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 199. Cité par Anne Simonin dans *Les Editions de Minuit (1942-1955). Le devoir d'insoumission 1942-1955*, Paris, IMEC Editions, 1994, p.157-158.